

ont un faux air des magasins des Trois-Rivières ; ce qui ne les empêche pas de contenir de ravissantes toilettes, si j'en juge par toutes celles que j'ai rencontrées si bien et si coquettement portées.

Une maison neuve est à Québec un événement sur-humain, qui intéresse non seulement le mortel privilégié qui la doit habiter, mais encore toute la ville qui la traite comme un témoignage irrécusable de sa prospérité aux yeux de l'étranger, comme un monument municipal, comme une institution nationale. Le propriétaire devient un homme public.

Québec ressemble en cela à un grand nombre de villes Européennes, que les générations se transmettent intactes comme un dépôt sacré. Il n'y a pas une pierre de plus, mais aussi il n'y a pas une pierre de moins. L'enveloppe matérielle des souvenirs subsiste comme les souvenirs eux-mêmes. Le cadre du passé est toujours là pendu au mur de la réalité, même s'il est vide et si le passé est déchiré et oublié. Si les ancêtres, si les jeunes gens, les amoureux, les familles d'autrefois ressuscitaient, ils retrouveraient tout ce qu'ils ont laissé à leurs places, la vieille maison où ils ont été heureux et où ils ont pleuré, la fenêtre qu'ils ont si souvent regardée, le soir, le cœur tremblant, les yeux humides, l'âme remplie, pour voir l'ombre de l'être aimé, sur les rideaux blancs, le marteau de cuivre qu'ils ont souvent soulevé dix fois sans le laisser retomber. Les vieilles gens, en s'endormant pour toujours, ont encore devant les yeux les témoins muets de leurs jeunesse si loin enfuie, les objets vieilliss avec elles qui les entouraient au temps de l'espérance et des commencemens.

M. Maurice Sand, qui a parlé de notre pays comme s'il l'avait vu de sa chambre bien close à Paris, et qui a constaté que les clôtures à la campagne étaient peintes en gris, a touché plus juste lorsqu'il a dit que Québec ressemblait de prime abord à Angoulême. Oui, elle ressemble à Angoulême, soit dit sans offenser notre honorable collaborateur et ami M. Marsais, qui est angoumois, — comme Bruxelles ressemble à Paris, comme un tableau de M. Ingres ressemble à un tableau de Raphaël, comme la Seine ressemble au St. Laurent. Il y a certainement une ressemblance, une similitude de position et d'aspect. Il est probable que par leurs rues étroites, Pontarlier et Nonancourt ont aussi quelque parenté avec Québec. Mais ce dont elle a le privilège splendide, c'est l'incomparable panorama qu'elle offre en dehors de ses murs et qui la fait l'égale et la sœur de Naples.

La rue St. Jean, qui est la rue Notre-Dame de Québec, n'est point une voie romaine ou un boulevard. On y circule à l'aise quand on est seul. Les trottoirs sont grands comme des gans 7¹, et la rue elle-même est large comme les trottoirs de la rue Notre-Dame. Le rôle des flâneurs y est particulièrement difficile à tenir, car lorsqu'ils s'y rencontrent trois à la fois, il y a encombrement et la circulation est arrêtée.

Le faubourg St. Jean fait l'emploi de la rue St. Jacques, à Montréal. C'est un dédommagement de la rue St. Jean. Les rassemblements y sont possibles, sans préjudices au public.

En revanche, la capitale possède d'admirables promenades, toutes à la main : la *Platorme*, le Jardin du Fort, l'Esplanade. Le Jardin du Fort, c'est la Place Viger dans vingt ans ; la *Platorme*, c'est un balcon dominant la baie de Naples.

J'essaierais de faire l'éloge des voitures publiques de Québec, si je ne craignais d'avoir la voix trop faible et de rester au-dessous de mon sujet. La cariole Québécoise est le seul véhicule digne de porter un ami de son pays, sur la neige canadienne. C'est la seule voiture compatible avec nos institutions nationales. Si jamais elle est abandonnée par la foule, le dernier patriote se fera charretier et se conduira stoïquement à sa dernière demeure.

La calèche est la cariole d'été. Québec s'honore en conservant ces deux véhicules de nos pères, et en fermant ses portes au *cab*, que nous avons trop longtemps subi à Montréal, pour notre commodité personnelle et notre gloire municipale.

Les petits chevaux de carioles et des calèches vont dix fois plus vite que les chevaux de Montréal, auxquels le sentiment, l'instinct du ridicule de la voiture qu'ils traînent, font perdre la moitié de leurs moyens.

Quelque chose qu'il ne faut pas manquer de noter à ce propos, et qui frappe agréablement tous les étrangers, c'est que les *charretiers* y sont beaucoup plus polis, mieux élevés et d'une meilleure tenue que dans les autres villes de la province. Cela témoigne fortement en faveur de l'éducation des basses classes Québécoises.

Je ne sais si c'est le public Québécois qui est patient à l'endroit des nouvelles, ou si ce sont les éditeurs qui prennent tout simplement leurs aises ; mais ce que je sais, c'est que depuis un temps immémorial les journaux du matin, sauf un, y paraissent le soir, et les journaux du soir le lendemain à midi, au diner des abonnés. Quelquefois même, les journaux du matin ne sont distribués aux abonnés que le lendemain de leur publication. Alors, les éditeurs, rédacteurs et protes du journal, s'en vont par la ville faire un bout de *veillé* chez les abonnés reconnus comme les plus avides de nouvelles, et leur racontent ce qu'il y aura dans le journal. Cette coutume a suggéré à un homme d'affaires, que cela fatiguait de lire le soir, une idée saugrenue. Ce Monsieur voulait s'abonner au journaliste, au lieu de s'abonner au journal.

Il me faut maintenant aborder une question délicate et d'une solution périlleuse. Les Québécoises sont-elles plus jolies, plus charmantes que les Montréalaises ? Peu de gens, d'ailleurs sincères dans d'autres questions, ont en elle-ci la franchise de leur opinion. Ils la modifient selon le salon où ils se trouvent, l'interlocutrice qui la leur pose. De plus, la réponse à une pareille question, n'est point si simple qu'elle le parait d'abord ; il faut tenir compte de tant de nuances dans le jugement général, et l'impartialité du juge est entourée de tant d'embûches !

L'opinion la plus répandue cependant, telle que je l'ai recueillie de la bouche de juges compétents, d'hommes de goût et suffisamment impartiaux, aussi impartiaux qu'on peut l'être dans une pareille question, l'opinion la plus répandue, dis-je, est favorable aux Québécoises. On prétend que prenant en considération toutes les classes de la société, la somme de beauté est plus grande à Québec qu'à Montréal.

Je me donnerai bien garde de contester ce jugement, quoiqu'il me paraisse trop absolu. Je me bornerai à dire, que pour ma part et en n'écoutant que mes impressions personnelles, je reste dans le doute, dans un doute qui m'est cher. Lorsque je penche d'un côté, il suffit du souvenir d'une jolie figure entrevue pour me